

Avant-propos

Pourquoi et encore l'Algérie ?

Parce qu'elle a déchaîné les passions pendant des décennies, et encore aujourd'hui remue des sentiments forts et partagés. Des livres, quelques films ont montré, à mon sens une partie de l'Algérie et une partie seulement de la communauté européenne qui n'était pas monolithique. Chaque œuvre essayant de décrire par un raccourci l'ensemble de la population. En somme, des privilégiés, introduits auprès des médias, ont ce monopole de la parole et de l'image. Je ne veux pas critiquer toutes ces visions proposées, elles sont parfois caricaturales, en tout cas partielles, ce qui m'encourage à écrire sur le sujet pour au moins compléter le puzzle sinon en donner une vision, réaliste, sans concession. Nous nous trouvions, en Algérie, à la charnière de deux époques : d'abord des pionniers qui n'ont pas eu le temps ni les moyens de se poser de questions humanitaires, quand la nécessité est de survivre, construire, faire prospérer et nourrir des familles, satisfaire aux besoins primaires en somme. Je crois avoir vécu cette époque de transition où s'organisaient le commerce, les transports, des industries, des banques, autant d'activités qui, petit à petit allaient faire passer au second rang ces générations de pionniers. Ceci n'est pas spécifique à l'Algérie, mais à toute société partie d'une conquête, les Etats-Unis par exemple. Il est certain que cette évolution allait entraîner des frictions sociales, inconnues jusqu'alors, des convoitises, des rancœurs, des mouvements propres à une société s'acheminant vers ce qu'on appelle « le progrès ». Nous étions écologistes avant l'heure. Nous commençons en 1950 à nous poser des questions sur les rejets d'eaux usées en mer.

Cette époque charnière était probablement atténuée dans ses effets, par le fait que nous vivions aux côtés d'une population arabe. L'Homme se rassure quand il peut regarder en dessous de lui.

Il existait effectivement un sentiment de domination, malsaine certainement. C'est un fait que la population arabe, dans son ensemble était à un niveau technologique, culturel, inférieur au nôtre, et l'on sait qu'une ethnie conquérante va de l'avant sans trop se préoccuper des retardataires, je me replace là dans le contexte des années 1870.

Il ne faut pas prendre ceci comme une affirmation donnant le ton de la suite de mon récit.

Ce n'est ni un livre d'histoire ni un roman que j'écris, je raconte une vie ordinaire avec des joies et des peines dans une région d'Algérie, cette vie est la mienne mais je ne me limite pas à mon ego, j'essaie de comprendre et d'expliquer ce qui s'est passé avec « mon » impartialité, mais j'ai tout fait pour que le « mon » soit occulté, l'impartialité totale restant un absolu. Je ne suis pas écrivain à mon grand regret, mais la moindre des politesses du « raconteur » est la fidélité aux faits et l'honnêteté, j'essaierai de m'y tenir.

Je veux également rétablir la réalité des relations quotidiennes entre arabes et européens.

Car la presse métropolitaine, dans sa grande majorité, a caricaturé à l'envie ces rapports avec des bons, les Arabes, et des méchants les Européens, entraînant derrière elle une partie de l'opinion française. Je ne veux nullement inverser ces rôles mais les relier au vécu. Des collègues de travail algériens avec qui je garde des contacts pourraient témoigner de ce qu'ils ont vécu dans leur jeunesse.

C'est de l'Histoire maintenant, j'en conviens, mais la force des contrevérités est si pesante qu'il m'a semblé nécessaire d'écrire sur un sujet dont je redoute que les explications dans les livres scolaires à venir ne correspon-

dent pas à une certaine éthique. Les leçons d'histoire se rapprochent pour moi, des leçons de philosophie, elles contribuent à former une jeune personnalité, donc ce n'est pas neutre. Cela dépend du support livresque et bien entendu du professeur.

J'ai connu pour certains jeunes malléables peut-être, des dérives catastrophiques dues à la manière de présenter les concepts et les faits.

Par ces temps de transparence, loin d'être parfaite, les jeunes peuvent et doivent se faire une idée du monde qui les a précédés. Récemment mon fils de 23 ans à qui je parle de l'Algérie quand il me questionne, m'a dit « j'ai vu un livre de Ferhat Abbas, est-ce que c'est bien » je lui ai répondu achètes le, c'est sûrement intéressant, mais différent de mon avis, car il était opposant politique à la présence française et premier président du gouvernement algérien. Et mon fils a acheté le livre, et s'est fait son idée, au moins un éclairage différent.

Ferhat Abbas y dénonce la conquête faite par la France et l'entreprise de colonisation qui a suivi. Le fond du problème est là : devait-on se lancer en 1830 dans cette entreprise ? Il n'y a pas de réponse à faire à telle question, sauf à se lancer dans des élucubrations de comptoir. Ce qui est sûr c'est qu'une fois conquise l'Algérie allait être colonisée par des français, c'était bien le but. Ce que j'écris est construit à partir de cette logique, critiquable, et qui comme on le verra, ne doit pas pour autant permettre n'importe quelle attitude vis à vis des algériens.

C'est la vie de deux communautés condamnées à s'entendre, elles travaillèrent ensemble pour l'édification d'un pays. L'arrivée des européens donna un souffle apprécié par certains algériens, on se dirigeait vers la modernité. Et puis, pour donner une date je dirai qu'à partir de 1945 le divorce fût consommé, bien que dans la vie quotidienne les choses avaient peu changé, les rapports restaient normaux.

Et comme dans la plupart des divorces il y eut des torts réciproques, certainement.

Je crois que, comme beaucoup, nous avons voulu évacuer ces souvenirs, ceci étant facilité par les impératifs d'une vie active, qui permet peu le retour sur soi. Ayant du temps actuellement, je me suis tout naturellement tourné vers ce passé, non pas pour vivre de vieux rêves mais au contraire pour mieux comprendre et pour se faire une idée de l'avenir.

Mon propos n'est pas radical, ni aseptisé.

Il y eut la violence qu'on connaît, mais en dehors de celle-ci, je m'emploie à décrire ce que j'ai vu et ressenti à mon âge : entre dix et vingt ans. Je n'étais pas particulièrement protégé. Seulement comme tout le monde, jamais à l'abri d'un attentat J'ai bien vécu malgré tout.

L'Algérie est un pays magnifique en tous points, elle mérite d'être visitée, un jour ce sera possible je l'espère, pas seulement pour moi. La côte merveilleuse, surtout à l'est d'Alger jusqu'à la frontière tunisienne, le djebel et la Kabylie, les ruines romaines uniques, le Sahara, tout cela est immense. L'Algérie est le pays que je connais le moins bien dans le Maghreb, géographiquement, les déplacements étaient limités. J'ai connu Constantine Bône et Alger pour mes études. Pour les congés j'allais d'Alger à Philippeville en DC3, toujours ceux de la 2^{eme} guerre mondiale aménagés pour le transport de passagers par Air Algérie.

Je connais beaucoup mieux le Maroc où les déplacements dans les endroits les plus reculés ne posent pas de problèmes. Je viens d'y passer trois ans sur un important chantier conduit par une entreprise française. Le pays est agréable, beaucoup de choses à voir, les gens sont accueillants, ils n'ont pas de pétrole et donc le tourisme est important pour eux, comme l'agriculture suspendue malheureusement à la pluie. C'est un pays que l'on peut visiter sans aucune appréhension, sans restriction. L'étranger et particulièrement le Français sont bienvenus.

Les jours heureux

Midi sonnait à l'horloge du village, monument historique dont la date « 1876 » était incrustée sur l'un des quatre cotés. Historique dans ce village d'Algérie, terre conquise en 1830, finalement pour le bien et le malheur de tous ses habitants. L'horloge rythmait la vie en sonnant deux fois chaque heure et une fois à la demi-heure, pour que le distrait puisse lui aussi connaître la position du soleil. Village d'agriculteurs pour qui le temps n'avait pas ce cycle infernal d'aujourd'hui. D'autres qualités et règles régissent la vie : la patience, l'humilité face aux intempéries qui peuvent ravager une récolte en un jour, mais sans assurance, et ceci conduit forcément à une tendance permanente à l'épargne au cas où !

C'est une autre époque qu'il convient de regarder calmement, une partie de l'histoire de France, car la France souveraine avait créé là trois départements français (Alger-Oran-Constantine) à l'intérieur d'une province française : l'Algérie. Discutant récemment avec un ami, je me suis aperçu qu'il ne connaissait pas ce caractère de droit français. C'est un peu ce qui m'a incité à écrire pour expliquer.

Je suis né dans ce village « Valée » (Maréchal de France), comme mes parents et mes frères, au total peut-être une centaine d'européens, enfants compris, quelques familles arabes, et alentour des « mechtas » villages arabes, et plus loin de petites montagnes culminant à 600 mètres, couvertes de chênes-lièges exploités.

Valée, perché sur un promontoire, dominait une vallée très fertile plantée de vignes, d'orangers et clémentiniers,

et plus loin, à 6 km, la mer, une plage de sable fin de 12 km, à faire pâlir tout ce qui peut exister sur la Côte d'Azur. Un petit paradis, surtout à une époque où les besoins non essentiels, n'avaient pas été créés.

Cette vie qui est une partie de la mienne, je voudrais la faire partager à tous ceux qui me feront l'amitié de croire que j'écris sans aucune animosité ni nostalgie, et de façon impartiale, si possible. Certes nous avons vécu des moments pénibles, cela appartient maintenant à l'histoire, on ne la refait pas, il faut se confronter à la réalité, le reste est littérature. Beaucoup invoquent le devoir de mémoire pour faire passer des idées dont je mets en doute l'impartialité, et je m'essaierai donc à cet exercice (l'impartialité) exigeant et critiquable bien entendu.

D'abord, c'est une terre de soleil, et comme me l'a dit souvent un ami marocain à l'occasion de difficultés de tous les jours « tous les matins le soleil se lève pour tout le monde » une manière de savoir que tous les jours une nouvelle chance naît pour chacun en même temps que l'incertitude de l'avenir. Prendre ce dicton au pied de la lettre serait abusif, nous n'avons pas tous les mêmes chances, on le sait, mais la roue de la vie tourne, heureusement d'ailleurs car elle donne l'espoir, faute de quoi certains pourraient se baigner dans l'opulence comme d'autres dans la misère jusqu'à la fin promise, sinon attendue. Ce soleil marié aux pluies assez abondantes et à une terre fertile, donnait à notre région sa richesse agricole. Cette plaine fertile enserrée entre deux lignes de collines hébergeait orangers, mandariniers, clémentiniers et vignes. Une frange comprise entre ces plantations et la mer abritait les cultures maraîchères principalement travaillées par des Maltais, de gros travailleurs, sujets anglais qui se virent mobilisés sous l'Union Jack pendant la guerre, mais bien français chez nous. Il ne faut pas en déduire qu'une répartition était établie entre les différentes origines, des maltais avaient aussi des orangeries. Sans parler des italiens ve-

nus nombreux dans notre région de l'est algérien, pas très loin de la Tunisie. Les italiens étaient aussi implantés depuis longtemps, et au village en caricaturant on peut dire qu'il y avait deux grandes familles : les Nielli (origine italienne) et les Tricot alliés par mariage. Tout ce monde avait carte d'identité française, et bien avant la naissance de l'Europe, nous nous appelions : les européens, l'Algérie était peuplée d'Arabes et d'Européens, on ne parlait pas de français, rarement, de même qu'on utilisait le vocable Arabe parce que ceux-ci dominaient le Maghreb, comme avant eux, jusqu'en l'an 700 environ, les Berbères qui l'avaient conquis. Aujourd'hui de fortes minorités berbères (kabyles en Algérie) très soudées restent attachées à leurs traditions, dans tout le Maghreb, et on les entend revendiquer haut et fort leur identité !

Voilà pour le « décor » ! Et la vie quotidienne, j'y arrive après un retour rapide sur l'histoire du peuplement européen.

Les français venus de métropole étaient de deux origines : les uns tentés par ce nouvel Eldorado, l'aventure au soleil dans un pays presque vierge, mais plus difficile qu'il n'y paraît.

Les autres, républicains sous la Monarchie, celle-ci les avait priés d'aller prendre l'air sous d'autres cieux. ! au moins seraient-ils toujours républicains, mais sans le sou dans un pays où le travail les attendait, de l'autre côté de la grande bleue. Ce fut le cas de mon grand oncle Degand, débarqué vers 1860 à Philippeville. Il était maire d'une commune de la région de Lons-le-Saulnier, les gendarmes, un soir, sont venus le prévenir de son arrestation pour le lendemain, il dût partir sur le champ. Il était né vers 1820.

Mon arrière grand-père Paul Edouard Tricot né dans les environs de Tarbes, arriva à Philippeville vers 1865. Il y eut des alliances entre Degand et Tricot, les français n'étaient pas très nombreux à cette époque et point n'était besoin de chercher loin pour se marier.

Les italiens, surtout du Sud fuyaient un pays sans ressource où la misère régnait, et venaient tenter leur chance, il en fût de même pour les espagnols dans l'Oranais.

Et les maltais n'ayant qu'un caillou à cultiver s'enracinèrent en Algérie. Plus tard, les juifs vinrent faire du commerce comme il se doit.

L'Etat français attribua des terres à ces braves gens, en concessions payantes. Vous connaissez notre Etat, généreux mais pas fou !

Avant de s'attaquer au travail de ces terres, il leur fallut drainer, assécher ces marais, qui entraînaient tant de maladies, principalement des fièvres dont le paludisme qui faisait des ravages chez les nouveaux arrivants et chez les arabes. Un fleuve, le Saf-Saf, traversait la vallée comme une épine dorsale et se jetait dans la mer. Le saf-Saf très chargé à l'automne et en hiver provoquait de régulières inondations, qui devaient être à l'origine de ces marais. Une fois asséchée cette terre riche et généreuse donna tout ce qu'on lui demandait : cultures maraîchères, agrumes, vergers, vignes. Les propriétés étaient de taille moyenne, de 20 à 60 hectares. La plaine de la Mitidja, près d'Alger, était encore plus riche et beaucoup plus étendue, ainsi que les propriétés.

Ceux que j'appelle les pionniers, ont commencé par coucher sous la tente, avant de pouvoir se construire eux-mêmes une maison. Ceci vers 1850, j'insiste sur ce point car je suis sûr que bon nombre de personnes de bonne foi, pensent que les gens sont arrivés en Algérie avec des terres qui les attendaient gratuitement, ainsi que des maisons et offertes par le gouvernement. Il n'y avait pas d'assistance de l'Etat et chaque famille se prenait en charge, l'entraide existait bien entendu. Ces populations européennes catholiques en majorité, puisque français, italiens espagnols !, avaient la foi, et cette volonté d'améliorer leurs conditions de vie, car ils ne faisaient pas

un passage dans ce pays, ce serait « leur » pays puisqu'ils avaient le dos au mur. Dans cette plaine asséchée, les colons, mots que certains ont fait dégénérer en « colonialiste » péjoratif, (la force des mots : intégriste, extrémiste, islamiste. colonialiste ! les « istes » sont malvenus) avaient commencé par la culture du blé, mais il s'avéra que celui-ci poussait trop haut à cause de la fertilité de la terre, ensuite, ils se tournèrent vers les cultures citées plus haut qui nourrirent toute la région. La clémentine était vendue sur les marchés parisiens, entre autre, avec l'appellation : « la Philippeville » car réputée pour sa qualité et son goût, le marchand de fruits et légumes chez qui je m'approvisionne aujourd'hui se souvient de cette clémentine. Elle était calibrée, emballée dans de petits cageots, et embarquée sur navire à destination de Marseille. Si l'on parle beaucoup de qualité de nos jours et de contrôle qualité, déjà, juste après la guerre, existait un organisme de contrôle sur le port (l'OFALAC), qui ne faisait pas de cadeaux ! il pouvait faire ouvrir un cageot dans un lot, et si UNE clémentine ou orange montrait un piqué, une petite tache brunâtre de quelques millimètres, le lot était refusé, je n'exagère pas. Ceci est arrivé à tous les propriétaires, et je me souviens de colère de mon père, car il fallait reprendre tout le lot (100 à 200 cageots), et réinspecter les fruits un à un ! Et subir à nouveau peut-être un contrôle. Ainsi Paris ne recevait que la perfection. Nous avions pour la métropole les yeux de Chimène. Et du porte-monnaie !

La première maison du village, est celle construite par mon grand-père marié à une demoiselle Degand, ils eurent huit enfants. En ce temps là il semble que les gens étaient plus généreux, car quoi de plus généreux qu'élever huit enfants, c'est un sacerdoce, certes la contraception n'existait pas, mais il était possible de s'arrêter avant huit je pense ! et les revenus étaient modestes. J'ai toujours entendu parler par mes parents, qui ont vécu leurs débuts

de couple dans ce havre familial, d'une maison heureuse, jamais tranquille : huit enfants et les belles-filles, et les cousins etc., ma mère me disait que les tablées de douze personnes étaient quasiment quotidiennes. Grand-mère était à ses fourneaux, probablement aidée par une femme arabe. Celle-ci à cette époque devait tout apprendre et on ne pouvait certainement pas comme aujourd'hui pouvoir lui confier la maison.

Le grand-père n'a pas pu acheter des terres tout de suite, faute de moyens. Il était employé par un riche propriétaire de France, M. Gautier, lequel possédait un château en Bourgogne et la forêt de chênes lièges qui coiffait les pentes à l'est du village. Immense forêt de milliers d'hectares qui avait besoin d'être entretenue, il fallait des hommes, des chariots, des chevaux pour rapporter les récoltes de liège qui jusque dans les années 1950, avaient de la valeur. Mon grand-père était gérant de cette forêt pour M. Gautier.

Dans la famille nous possédons un livre, une sorte de grand registre que l'on voit dans les administrations, dans lequel mon arrière-grand-père notait quotidiennement, d'une belle écriture soignée, (étonnant car n'ayant aucune formation) les menus faits de la vie : l'achat de fourrage pour les bêtes qui tractaient les chariots, le prix du quintal, les petits ennuis des uns et des autres, rhumes, Eugénie qui avait « perdu la clé », je me suis interrogé un moment sur la signification de cette locution puisqu'il ne précisait pas de quel endroit. J'ai compris en continuant la lecture qu'il s'agissait de diarrhées ! Puis elle retrouva la clé ! Ce livre date des années 1870.

Les feux de forêt étaient assez rares à cette époque, il en fut autrement à partir de 1955, mais quand ils se déclaraient dans ces chênes-lièges qui ne demandent qu'à brûler sous la chaleur et la sécheresse de l'été, devenaient vite catastrophiques surtout que les moyens de lutte n'étaient pas suffisants, et c'est ainsi qu'en allant combattre le feu